

Par l'Amour

La baronne de Gastel-Lanquaine resta seule pour porter l'illustration de son vieux nom et le poids de ses deuil.

Il existe encore, au fond des provinces, de ces familles aussi vénérables par l'ancienneté de leur noblesse que par la continuité de leurs malheurs.

Depuis plus d'un siècle l'accident, la maladie et les procès avaient atteint les Gastel-Lanquaine, dans leur force vive et leur prospérité.

Celui là était mort foudroyé par le malheur. Il était rare, jadis, que dans les vieilles familles on ne regardât point avec les sacs d'écus uniques gros sacs de procès.

Chez les Gastel-Lanquaine, le procès se doublait de haine. La contestation forestière qui existait depuis cent vingt-cinq ans entre eux et les Servillac avait troublé toutes les fiançailles.

Néanmoins, le baron Albert, dernier du nom, avait bien cru, le hasard aidant, terminer l'antique querelle qui commençait à peser sur lui comme une fatalité.

La fille, Claire-Solange, avait dans un bal avec Bertrand de Servillac, alors secrétaire d'ambassade. Une douairière, grâce à la complaisance de ses personnes, avait préparé la rencontre, médité l'occasion.

Cet échange de politesses mit promptement en révolution le village divisé, depuis plus d'un siècle, en deux partis hostiles et rivaux.

Seuls les vieillards refusaient de croire à la sincérité du rapprochement. Ils répétaient, le chef trebuchant, les dramatiques récits des anciennes querelles.

Un certain Armand de Gastel-Lanquaine, qui servait dans les armées de roi — lequel, on ne savait dire — avait osé lever les yeux, porter la main sur Berthe de Servillac, qui passait, un soir, à la corne d'un bois.

Les noces se firent avec grand éclat. On béa devant l'uniforme de Bertrand de Servillac, on sourit à la grâce de Claire-Solange, sous la neige volante du voile, ses cheveux mettaient une brume d'or.

Parents et amis, depuis de longs mois, s'étaient appliqués à faire de l'oubli entre les deux maisons, à créer une politesse de

cerémonie, qui foudroyait, croyait-on, en un sentiment plus tendre autour du premier berceau.

Mais le soir même des noces, Claire-Solange était restée seule un moment, dans sa chambre, entendit tout à coup, derrière elle un pas violent.

Elle aimait. Au matin, on la trouva prostrée contre la porte que Servillac avait fermée en s'en allant, prostrée, le front meurtri et les doigts déchirés d'avoir heurté, griffé durant toute une nuit d'atroce désespoir, la serrure de fer et les panneaux en cœur de chêne.

Son père en mourut. Il tomba d'un coup, frappé en pleine affection, en plein orgueil. A ce deuil, Claire sourit; elle était folle.

Elle ne perdit rien du grand charme doré de sa jeunesse. Sa folie même était heureuse. Claire-Solange se croyait toujours au temps heureux des fiançailles; cela se voyait à la joie de ses yeux, cela chantait dans ses paroles.

Et la baronne de Gastel-Lanquaine vivait, acablée par cette gaieté perpétuelle. Le deuil dans son âme et répugnait aux vains regrets, les amis, les parents qui avaient conseillé, préparé le mariage, se tenaient à l'écart.

Après les premiers jours de stupeur, elle visita des médecins. fit le tour des asiles. Était-il possible qu'un enfant, pleine de vie blonde et rose, restât à jamais frappée par la douleur, expiat pour toute une race?

Alors la baronne emmena sa fille loin du pays; elle escomptait le bienfait d'un décor nouveau qui ne serait point chargé de souvenirs. Elle laissa au château, un jeune couple de serviteurs qui devait gérer la propriété, se réservant de choisir d'autres domestiques, dans la petite ville qu'elle allait habiter.

Un bout de deux années d'éloignement, une lueur sembla pénétrer le cerveau de Claire-Solange. Par moment, elle posait sa tête sur ses yeux graves qui s'efforçaient à saisir une pensée, une image.

Elle ne pouvait se défendre cependant d'apprécier une joie certaine à constater le travail intérieur qui s'opérait en silence dans l'esprit de sa fille. Ouvrant le piano, un jour, elle avait jeté, par distraction, l'esprit ailleurs, les premières mesures d'une mélodie que Claire-Solange jouait autrefois, quand elle attendait Bertrand de Servillac.

"Vivre loin de ses amours." "N'est-ce point mourir tous les jours?" La jeune fille qui était assise se leva, vint s'accouder sur le piano et les yeux mouillés considéra un instant sa mère, puis son sourire la reprit et ni la naïve mélodie ni les pressantes paroles de la baronne ne l'en purent tirer.

Verre de temps-là, Mme de Gastel-Lanquaine voulut retourner au château. Vieille et courbée par le malheur, un désir lui venait de revoir ces lieux tristes et familiers où pourtant un peu de bonheur jadis, avait tenu. Elle pensait aussi qu'après une longue absence, les bois, la petite église, la demeure, feraient sur sa fille une impression assez forte pour le délivrer de la folie.

Un docteur avait cité des cas analogues de guérison. Le docteur se serait souvenu ment éteinte dans l'âme de Claire-Solange. Ne fallait-il pas, d'ailleurs, aider ce travail de germination qui s'opérait dans son esprit et dont elle paraissait souffrir?

A la petite gare perdue dans les bruyères, on regarda Claire-Solange, éveillée et joyeuse, et nul ne soupçonna que le bleu cristal de ses yeux ne réfléchissait à travers le présent que des choses anciennes.

On devait faire environ douze cents mètres à pied, par les bois, pour un château. C'était dimanche. Quelques paysans, se loiraient les labours, on voyait

à la courbe brune des plateaux et sur le bleu pâle de février, le bleu cru de leur blouse, que le vent enfilait comme une cloche.

Elles prirent un petit sentier de pierres et de feuilles; un soleil poudreux emplissait les bois. Il semblait, à Mme de Gastel-Lanquaine, qu'un fantôme se tint debout contre chaque arbre. Les vieilles gens ne vont jamais seules; un cortège invisible les entoure et les suit.

La baronne s'en allait penchée tandis que sa fille ouvrait maintenant, sur cette nature hivernale, des yeux émerveillés. Des pins oscillaient, en jactant à la cime des arbres morts; les merles avec trois notes blanches, rassaient les moissons. Claire-Solange les appelait d'un claqueur, griffé durant toute une nuit d'atroce désespoir, la serrure de fer et les panneaux en cœur de chêne.

Soudain, par l'écartement des branches, le toit d'ardoises, lamé de soleil, étincela. La baronne serra la main de sa fille et toutes deux regardèrent, là-bas, en s'avancant, les grandes allées qui s'enfonçaient sous la courbe des arbres et les tours, où le lierre d'hiver nouait sa chevelure de Gorgone.

La baronne observait son enfant. Claire-Solange se montrait nerveuse, inquiète; elle épouillait des branches au passage et tenait ses yeux fixés obstinément sur le châteaun.

Nul chien, dans la cour, n'aboyait. Le sable était net. Les oranges devant le perron, sous leur immense paillasson, avaient l'air de petites chaumines.

En femme d'ordre et malgré mille sentiments divers, la baronne jugea que ses régisseurs méritaient sa confiance. Le pavillon qu'ils habitaient d'ordinaire, semblait clos; d'autre part dans le châteaun, on entendait du bruit.

La baronne entraîna sa fille et bientôt souleva le heurtor. On entendit des rires et une course folle dans les corridors, puis la porte s'ouvrit toute grande.

Des hommes et des femmes, en vieilles toilettes de cérémonie, apparurent et, parmi eux, un costume brodé, chamarré, brillant malgré le drap froissé et le filigrane terne, un secrétaire stupéfiant et le bicorne à la main.

Ces messieurs, ces dames c'étaient les régisseurs et leurs voisins qui venaient de se déguiser, par ce dimanche de carnaval, en pillant les garde-ropes du châteaun.

Mais, pour Claire-Solange, c'était son passé qui surgissait là, vivant — son mari, Bertrand de Servillac, dans son bel uniforme, parmi les laquais et les convives, l'amour, l'injure et le malheur.

Par bonheur, Claire-Solange de Servillac mourut le soir même, d'avoir retrouvé sa douleur.

Voici le moment où la vie mondaine bat son plein. C'est la saison des bals, des soirées, des dîners, des soupers.

Aujourd'hui que le "souper" a perdu sa signification primitive, et qu'on dîne si tard, peut-être n'est-il pas sans intérêt de rappeler quelle était la vie à table il y a cent ans.

Nous trouvons à ce sujet de piquants détails dans le très curieux ouvrage de M. Gilbert Stenger, "La Société française sous le Consulat" (Perrin, éditeur).

fussent, ne laissant passer aucun plat sans y prélever sa part, mangeant toujours et tant que son estomac pouvait supporter la nourriture.

Le gourmand choisissait; il connaît la préférence aux mets que son goût appréciait et il en mangeait en abondance, parlant fort, tout occupé de ses aliments, voulant qu'à table sa plus grande jouissance fût de manger.

Le gourmet, au contraire, ne s'attachait qu'aux mets les plus délicats, ne mangeait d'allures qu'à petites bouchées, comme il ne buvait qu'à petites gorgées, plus occupé de la conversation ambiante et de complaire aux jolies femmes qui l'avoisinaient qu'à s'appesantir sur les moeurs déposés en son assiette.

C'étaient eux, les gourmets de ce temps-là, que l'on entendait déplorer la disparition des soupers, peu à peu épurés des habitudes de la bonne compagnie et remplacés par les dîners.

Les dîners se trouvant réduits jusqu'à six heures du soir, la coutume s'établit de faire deux déjeuners, le second se prenant à la fourchette vers onze heures. Il y eut dans les castels des environs de Paris beaucoup de ces repas qu'accompagnaient les distractions élégantes et champêtres dans la belle saison.

Lady Morgan parut d'un de ces déjeuners où elle fut invitée par la comtesse d'Haussonville en son châteaun de Plaisance.

Elle alla trouver le gouverneur de Vancoeurs, Baudricour, qui, après quelques hésitations, — soit qu'il ait deviné tout le parti qu'on pouvait tirer de cette aventure, soit qu'il eût cru réellement à la mission divine de Jeanne — lui donna une escorte pour se rendre à Chinon où résidait la Cour de France.

C'était là peut-être, dans les mêmes où nous nous promenions ajoutée-elle, que le vaillant Georges de La Trémoille et le brave Dunois avaient fait la cour, en francs chevaliers, à la gentille Agnès; qu'Alain Chartier avait chanté ses louanges et que le malheureux Jacques Coeur avait reçu son testament, quand elle lui dicta ses dernières volontés relativement à son "Ile de Beauté" qu'elle aimait tant.

Et ce qui l'étonnait, la grande dame anglaise, c'était la célérité avec laquelle se faisait le service des tables françaises.

La première opération de Jeanne consista à faciliter l'entrée à Orléans d'un convoi de ravitaillement, qui devait partir de Blois.

L'Elclair a questionné des Académiciens sur le nom à donner aux femmes qui conduisent des ânes.

Cocheur amonçait des confessions et des jeux de mots avec la peste du même nom.

Cocheur se fait penser trop, aux ineffables vieux petits ânes à galère, tirés par deux bidets maigres, qui font l'ornement des grandes gares de Paris.

Cocheur se fait penser trop, aux ineffables vieux petits ânes à galère, tirés par deux bidets maigres, qui font l'ornement des grandes gares de Paris.

Cocheur se fait penser trop, aux ineffables vieux petits ânes à galère, tirés par deux bidets maigres, qui font l'ornement des grandes gares de Paris.

Jeanne d'Arc.

Raconté par un Anglais.

Dernièrement, en parcourant une histoire d'Angleterre, en plusieurs gros volumes, écrite par un Anglais, je suis arrivé aux chapitres intitulés: "La Pucelle d'Orléans."

Il appartient à l'histoire, dit mon auteur presque au commencement de son récit, de discerner entre le miraculeux et le merveilleux, de rejeter le premier de toutes narrations purement profanes et humaines, d'examiner scrupuleusement le second, et lorsqu'elle est obligée d'admettre le merveilleux, comme dans le cas de Jeanne d'Arc, de n'en accepter que ce qui est conséquent avec les faits prouvés, et les circonstances connues.

En suivant cette règle, il cherche à établir que Jeanne d'Arc était plus âgée que ne l'admet sa légende. "Elle était servante d'une petite auberge, à Domrémy, près de Vancoeurs. Son service l'avait accoutumée à soigner les chevaux des hôtes de l'auberge, à les monter hardiment, à les mener à l'abreuvoir..."

A ce moment-là, l'attention de tout le peuple devait être fortement attirée par les souffrances de la France, par les malheurs de son jeune Roi "sympathique à tous, et surtout aux femmes" par le siège d'Orléans attaquée par les Anglais, et les misères de l'Orléansais.

Elle alla trouver le gouverneur de Vancoeurs, Baudricour, qui, après quelques hésitations, — soit qu'il ait deviné tout le parti qu'on pouvait tirer de cette aventure, soit qu'il eût cru réellement à la mission divine de Jeanne — lui donna une escorte pour se rendre à Chinon où résidait la Cour de France.

Continuant à suivre sa règle d'investigation scrupuleuse, notre auteur rejette les circonstances miraculeuses, dont la légende a entouré la présentation de Jeanne d'Arc au jeune Roi.

Il ne trouva aucune raison plausible pour que Jeanne ne fût pas regardée et traitée comme une prisonnière de guerre. Elle n'avait jamais commis ni cruauté, ni acte de mauvaise foi; elle avait été vertueuse, avait observé les bienséances, et quant aux services qu'elle avait si vaillamment rendus à son souverain, on ne pouvait que les admirer.

Il ne trouva aucune raison plausible pour que Jeanne ne fût pas regardée et traitée comme une prisonnière de guerre. Elle n'avait jamais commis ni cruauté, ni acte de mauvaise foi; elle avait été vertueuse, avait observé les bienséances, et quant aux services qu'elle avait si vaillamment rendus à son souverain, on ne pouvait que les admirer.

Il ne trouva aucune raison plausible pour que Jeanne ne fût pas regardée et traitée comme une prisonnière de guerre. Elle n'avait jamais commis ni cruauté, ni acte de mauvaise foi; elle avait été vertueuse, avait observé les bienséances, et quant aux services qu'elle avait si vaillamment rendus à son souverain, on ne pouvait que les admirer.

Il ne trouva aucune raison plausible pour que Jeanne ne fût pas regardée et traitée comme une prisonnière de guerre. Elle n'avait jamais commis ni cruauté, ni acte de mauvaise foi; elle avait été vertueuse, avait observé les bienséances, et quant aux services qu'elle avait si vaillamment rendus à son souverain, on ne pouvait que les admirer.

Il ne trouva aucune raison plausible pour que Jeanne ne fût pas regardée et traitée comme une prisonnière de guerre. Elle n'avait jamais commis ni cruauté, ni acte de mauvaise foi; elle avait été vertueuse, avait observé les bienséances, et quant aux services qu'elle avait si vaillamment rendus à son souverain, on ne pouvait que les admirer.

Il ne trouva aucune raison plausible pour que Jeanne ne fût pas regardée et traitée comme une prisonnière de guerre. Elle n'avait jamais commis ni cruauté, ni acte de mauvaise foi; elle avait été vertueuse, avait observé les bienséances, et quant aux services qu'elle avait si vaillamment rendus à son souverain, on ne pouvait que les admirer.

Il ne trouva aucune raison plausible pour que Jeanne ne fût pas regardée et traitée comme une prisonnière de guerre. Elle n'avait jamais commis ni cruauté, ni acte de mauvaise foi; elle avait été vertueuse, avait observé les bienséances, et quant aux services qu'elle avait si vaillamment rendus à son souverain, on ne pouvait que les admirer.

rien que ce diable-là avait eu souvent le dessus, il n'en tirèrent pas grande consolation.

Le commandant de l'armée d'Orléans, le comte de Suffolk, leva le siège. Poursuivi, il fut assiégé à Sargeau. Jeanne fut admirable d'intrépidité pendant ce siège. Blessée d'une pierre à la tête, elle tomba étourdie; mais reprenant ses sens, elle retourna au combat, et emporta la place.

Pendant ce temps, le reste des troupes anglaises se retirait par la Beauce; l'avant-garde française, commandée par Xaintrailles, attaqua l'arrière-garde anglaise à Fatay, et la défit complètement.

Puis, notre auteur rappelle la marche de Charles VII se rendant à Reims sur les conseils de Jeanne, pour se faire couronner. Troyes, Châlons, Reims, abandonnèrent le parti des Anglais, et se soumettent au jeune Roi — tant il est vrai que la nation divisée ne savait alors quel parti prendre, et que c'est Jeanne qui lui indiqua sa voie, qui reforma la France. — Le couronnement eut lieu solennellement dans la cathédrale de Reims. Jeanne se tenait debout, bannières déployées, aux côtés du Roi. D'autres villes se soumettent.

La situation des Anglais devint de plus en plus difficile, malgré la prudence, l'énergie et les vastes capacités de leur chef, le duc de Bedford, le régent d'Angleterre. L'essai de ramener l'ardeur pour sa cause, en faisant couronner à Paris, comme roi de France, le jeune roi d'Angleterre; mais la cérémonie avait été tiède et languissante, et n'avait pas donné les résultats espérés, lorsqu'un gros événement vint en aide aux Anglais.

Jeanne avait voulu se retirer après le couronnement de Reims; mais Dunois l'horta à lui prêter son aide jusqu'à l'entière expulsion des Anglais. Elle se laissa persuader, et se jeta dans la ville de Compiègne assiégée. Dès le lendemain, elle commanda une sortie, et chassa deux fois les adversaires de leurs retranchements. Elle fut forcée de se replier à l'arrivée de nombreux renforts ennemis, elle recula la dernière et tomba entre les mains de Jean de Luxembourg.

Du côté des Anglais, on fit aussitôt chanter des "Te Deum", comme pour la plus grande victoire. Bedford acheta la prisonnière à Jean de Luxembourg, et aussitôt lui fit son procès, action, dit notre auteur anglais, qui, soit qu'elle appartint à la vengeance, soit à la politique, était dans les deux cas bas et déshonorant.

Il ne trouva aucune raison plausible pour que Jeanne ne fût pas regardée et traitée comme une prisonnière de guerre. Elle n'avait jamais commis ni cruauté, ni acte de mauvaise foi; elle avait été vertueuse, avait observé les bienséances, et quant aux services qu'elle avait si vaillamment rendus à son souverain, on ne pouvait que les admirer.

Il ne trouva aucune raison plausible pour que Jeanne ne fût pas regardée et traitée comme une prisonnière de guerre. Elle n'avait jamais commis ni cruauté, ni acte de mauvaise foi; elle avait été vertueuse, avait observé les bienséances, et quant aux services qu'elle avait si vaillamment rendus à son souverain, on ne pouvait que les admirer.

Il ne trouva aucune raison plausible pour que Jeanne ne fût pas regardée et traitée comme une prisonnière de guerre. Elle n'avait jamais commis ni cruauté, ni acte de mauvaise foi; elle avait été vertueuse, avait observé les bienséances, et quant aux services qu'elle avait si vaillamment rendus à son souverain, on ne pouvait que les admirer.

Il ne trouva aucune raison plausible pour que Jeanne ne fût pas regardée et traitée comme une prisonnière de guerre. Elle n'avait jamais commis ni cruauté, ni acte de mauvaise foi; elle avait été vertueuse, avait observé les bienséances, et quant aux services qu'elle avait si vaillamment rendus à son souverain, on ne pouvait que les admirer.

Il ne trouva aucune raison plausible pour que Jeanne ne fût pas regardée et traitée comme une prisonnière de guerre. Elle n'avait jamais commis ni cruauté, ni acte de mauvaise foi; elle avait été vertueuse, avait observé les bienséances, et quant aux services qu'elle avait si vaillamment rendus à son souverain, on ne pouvait que les admirer.

Il ne trouva aucune raison plausible pour que Jeanne ne fût pas regardée et traitée comme une prisonnière de guerre. Elle n'avait jamais commis ni cruauté, ni acte de mauvaise foi; elle avait été vertueuse, avait observé les bienséances, et quant aux services qu'elle avait si vaillamment rendus à son souverain, on ne pouvait que les admirer.

Il ne trouva aucune raison plausible pour que Jeanne ne fût pas regardée et traitée comme une prisonnière de guerre. Elle n'avait jamais commis ni cruauté, ni acte de mauvaise foi; elle avait été vertueuse, avait observé les bienséances, et quant aux services qu'elle avait si vaillamment rendus à son souverain, on ne pouvait que les admirer.

Il ne trouva aucune raison plausible pour que Jeanne ne fût pas regardée et traitée comme une prisonnière de guerre. Elle n'avait jamais commis ni cruauté, ni acte de mauvaise foi; elle avait été vertueuse, avait observé les bienséances, et quant aux services qu'elle avait si vaillamment rendus à son souverain, on ne pouvait que les admirer.

Un récit comme le sien, plein de vérité, d'exactitude, d'impartialité, n'honore pas seulement son auteur, il honore aussi la nation pour laquelle il a été écrit.

Tout en en supprimant le côté miraculeux, il laisse subsister, dans toute sa pureté, dans tout son éclat, notre admirable tradition de Jeanne d'Arc, la plus belle de l'histoire du monde entier, et aussi la plus consolante pour l'avenir.

Une nation qui a pu trouver des sentiments aussi généreux, aussi élevés, dans le cœur de l'un de ses enfants les plus modestes; qui s'est dressée vaillamment pour la patrie, à l'appel de Jeanne d'Arc, comme plus tard à l'appel du vieux roi Louis XIV ou de ses représentants de la première république; une nation comme celle-là ne se laissera jamais entraîner par les prédications des antimilitaristes ou des sans-patrie.

GENERAL ZUHLINDEN.

Pensées.

On ne peut pas plus imaginer l'amour, quand on n'aime pas, que la maladie quand on est bien portant.

Avec la plupart des femmes, on n'a pas le droit d'être faux, même quand on en a le devoir.

Peut-être n'y aurait-il pas de bonheur sur la terre sans l'injustice.

On donnerait sa vie pour ceux qu'on aime... avec l'espoir secret que, si l'on mourait, ils seraient très malheureux.

Il y a des honnêtes femmes. — moins qu'on ne le pense, plus qu'on ne le dit.

Le plus souvent, qu'est-ce qu'un homme en quête d'une maîtresse? Une mouche qui cherche une araignée.

Le monsieur qui fait une conférence est rarement sympathique. A s'arranger le droit de parler sans qu'on ait celui de l'interrompre, il blesse l'un des plus puissants instincts de l'homme, l'instinct de conversation.

Le parti aux affaires n'a jamais avec lui les imaginations. Quelque progrès qu'il réalise, il est, à la réalité, forcément plat et borné. L'opposition représente l'infini de l'espérance.

L'insuccès est une excellente excuse à ne plus rien faire.

L'insuccès, n'enlève rien à la bonne opinion qu'on a de soi-même; il ne fait qu'ajouter à la mauvaise opinion qu'on a des autres.

CUISINE.

Choux-fleur au gratin.

Diviser en petits bouquets 500 grammes de choux-fleurs, les laver dans de l'eau acidulée, les faire blanchir à l'eau bouillante et saïée pendant 3 à 6 minutes, les rafraîchir, et après les avoir bien égouttés, les disposer dans un plat beurré; recouvrir chaque lit de choux-fleurs avec une couche de sauce béchamel sur laquelle on saupoudre du gratin râpé mélangé avec un peu de chapelure fine de mie de pain. Arroser le tout avec 30 grammes de beurre fondu, faire gratiner à four vif et servir chaud.

Endives glacées à la Française.

Après avoir épluché, lavé rapidement et bien égoutté les endives, on les range dans un plat ou casserole large, au fond duquel on a mis un bon morceau de beurre, on les arrose de quelques gouttes de jus de citron, on sale; on ajoute un demi-verre de bon fonds de veau pour un kilo d'endives; on couvre d'un papier beurré et après les avoir fait partir en ébullition sur le feu on les met dans le four où on les fait braiser doucement pendant deux heures. Au bout de ce temps, on retire de leur cuisson les endives que l'on range dans un plat creux ou dans un légumier. Après avoir saupoudré de jambon maigre haché le dessus des endives, on verse leur cuisson passée, dégraissée, réduite en demi-glace et additionnée, hors du feu, avec un peu de beurre; servir bien chaud.

Pudding aux marrons.

Faire bouillir cinquante marrons, les peler et les passer pour en faire une purée que l'on met dans une casserole avec un demi-litre de crème ou de lait, 125 gr. de beurre, 200 gr. de sucre en poudre et un morceau de vanille bien tournée la purée sur le feu jusqu'à ce qu'elle commence à épaissir, et alors accélérer le mouvement pour qu'elle n'attache pas; aussitôt que la masse se détache de la casserole, l'enlever du feu, y ajouter huit jaunes d'œufs et six blancs d'œufs battus en neige. Mettre le tout dans un moule beurré et le faire cuire au bain-marie pendant une heure, démouler et servir chaud.

Tel est le résumé de ce que j'ai lu dans mon historien anglais sur Jeanne d'Arc. Et qu'on ne vienne pas dire qu'il a parlé ainsi pour nous flatter, pour faciliter les bonnes relations qu'on cherche et avec raison — à établir entre les deux peuples! L'auteur dont je parle a écrit son histoire, il y a plus d'un siècle et demi. C'est Hume, le grand historien anglais, et je ne sache pas que, de son temps, il fut déjà question de l'entente cordiale.